

Georges NIVAT

Professeur honoraire

Université de Genève (CH)

georges.nivat@unige.ch

Doi : 10.5077/journals/connexe.2025.e2420

*Irpen, c'est l'été qui revient en mémoire,
Les gens et l'air libre et les chaînes brisées...*
Boris Pasternak (1931, « L'été »)

*Les chars foncent sur Irpen et Boutcha,
Tous marqués « On vient t'affranchir »*
Ioulia Berezko-Kaminskaïa (2024)

Il est des moments, dans la vie et dans l'histoire, où tout s'écroule en un seul jour. Le reste du temps, les choses glissent insensiblement. Le 24 février 2022 fut une catastrophe. Elle m'est tombée dessus comme avant Varsovie ou Budapest en 1956, Prague en 1968. C'était une catastrophe pour l'Ukraine. Mais aussi pour la Russie, qui n'en a pas conscience. Combien de temps lui faudra-t-il ? Deux, trois générations ? Ou plutôt, à peine réveillée par la honte, ne retombera-t-elle pas dans l'inconscience ? Le prétexte du prétendu nazisme de l'Ukraine a beau être aberrant, j'ai malheureusement le sentiment qu'une majorité de Russes, même hors de Russie, suit son guide vers le précipice comme les aveugles dans le tableau de Breughel à Naples. Bien sûr, il n'y eut pas que ce 24 février 2022. Il fut suivi du 7 octobre 2023, un pogrome inouï, prémédité. Puis par les attaques sur l'Iran et les vagues-hésitations extraordinaires de Donald Trump, chef du pays le plus puissant au monde, qui marchande, comme au bazar d'Istanbul, la guerre et la paix.

Peut-on aujourd'hui vivre encore dans l'allégresse dont parle le psaume 16 ? Face à la ruine du monde mental dans lequel nous vivons plus ou moins depuis 1945 (pour le nonagénaire que je suis), depuis la chute du Mur de Berlin en 1989 (pour les cinquantenaires), peut-on éviter l'angoisse ? Et qu'en est-il pour les jeunes d'aujourd'hui ? Pour beaucoup, le pogrome du 7 octobre a déclenché une révolte contre le blocus militaire de la bande de Gaza. Et faire naviguer les habitants comme un énorme troupeau du nord au sud et du sud au nord de ce minuscule territoire est déshumanisant. Qui ne le ressentirait ? « Je suis le mal qui toujours fait le bien », dit Goethe, cité dans l'exergue du roman *Le Maître et Marguerite* [Мастер и Маргарита] de Mikhaïl Boulgakov. Aujourd'hui j'en doute...

Ajoutons le retour du désir de fuir le monde, de mettre fin à la procréation (un monde « childless »), la fuite dans les drogues, anxiolytiques ou fentanyl. Si d'aventure les jeunes jettent un regard sur la télévision de leurs parents, ils aperçoivent les zébrures dans le ciel des missiles téléguidés sur Tel Aviv, Kharkiv ou Téhéran, Gaza réduit en ruines. Bref, ils peuvent assister en direct, comme dans un guignol à l'usage du monde entier, au spectacle des pulsions mortifères de l'humanité actuelle. Et face aux hésitations continuelles du président Trump :

stopper ou reprendre l'envoi d'armes à l'Ukraine ? Bombarder ou pas Téhéran ? Négocier ou pas avec le Hamas – on dirait que le monde est devenu une sorte de jeu de l'Oie où l'on peut avancer ou reculer selon que le dé tombe d'un côté ou de l'autre. Le dé qui gouverne le monde dépend notablement de l'humeur de cet homme. Serait-ce donc une variante du poème de Stéphane Mallarmé « Un coup de dé jamais n'abolira le hasard » ? Peut-être, mais l'exercice de Mallarmé était poétique, il nous disait que toute pensée est un coup de dé. Ici tout massacre, toute guerre semble parfois un coup de dé. À l'âge de 22 ans, Cioran écrivait le livre *Sur les cimes du désespoir* dans la ville de Sibiu, en Transylvanie, et il nous confie que ce livre fut le fruit d'une insomnie continue qui le poussa à parcourir les rues vides de sa ville natale pendant chaque nuit. Cioran ressentit alors avec force que sa présence au monde ne signifie rien. Et le désespoir de Cioran pendant ces nuits était une tragédie plus grande que la chute des empires, ou les coups de grisou au fond des mines de charbon. Mais, ajoute-t-il, cela ne change rien... puisque lui-même n'est rien. Néanmoins, si Cioran devait choisir entre l'existence du monde et la sienne il choisirait la sienne afin de « planer tout seul dans le néant ». Sommes-nous en train de commencer à planer dans le néant ?

1933, année où Cioran écrit *Sur les cimes du désespoir*, fut l'année charnière où Adolf Hitler fut nommé chancelier. Ce n'est pas ce qui inspire Cioran, mais la chronologie est un fait. Mon père, jeune professeur-assistant de littérature française, passa l'année 1933-1934 à Berlin. Il écouta le futur chancelier qui saisissait d'une hystérie collective des dizaines de milliers de partisans fanatiques réunis (mon père m'en a parlé lorsque nous devînmes plus ou moins amis). Il était rentré de Berlin persuadé que la France en subirait bientôt les conséquences. Il se maria à son retour à Clermont-Ferrand, sa ville natale, et la mienne. Je naquis en 1935, et mon père acheta bientôt une petite maison inachevée au village de Randan, à quatorze kilomètres de la ville thermale de Vichy. Là, j'ai passé un an complet pendant la guerre avec l'une de mes grands-mères, ainsi que tous mes étés. Et je vis deux fois entrer les chars allemands. Après leur première incursion, l'Allemagne se retira de la « zone libre » qui restait administrée par le maréchal Pétain. Puis elle revint – je revois les blindés stoppés devant notre maison, et l'inquiétude de ma grand-mère. Pétain rendit une visite aux écoliers de Randan dont je faisais partie. Nous étions rangés devant une estrade avec une francisque de cinq ou six mètres de haut. Ceux de « la catholique » devant, ceux de « la publique » derrière. L'occupation, les rafles à Clermont et à Randan m'ont marqué à tout jamais : car il y eut des dénonciations, par exemple celle de la réfugiée juive d'Alsace installée chez nous, déportée – sa fillette conduite en haute Auvergne par ma grand-mère et sauvée, la mère disparue à Auschwitz. Mon père fut limogé de la fonction publique en tant que « demi-juif » (son père était auvergnat, sa mère était une juive d'Alsace, première agrégée de mathématiques en France, nommée à Clermont). Il perdit donc tout revenu et attendit comme sa mère (ma grand-mère) une arrestation qui ne vint pas. Il est question de lui dans le film de Max Ophüls *Le chagrin et la pitié* (1969), qui décrit Clermont pendant l'Occupation. On y trouve l'interview du charcutier de la rue des Gras qui met dans sa vitrine : « Ici on est aryen » – son nom pouvant le faire prendre pour un juif ashkénaze...

La guerre est donc fichée dans ma vie, entre mes cinq et dix ans. Je me souviens en particulier des attentes angoissées de ma mère quand, le 25 novembre 1943, un soir, c'était presque la nuit, la Gestapo retint tout le monde à l'université de Clermont où fonctionnaient celle de Clermont et celle de Strasbourg, réfugiée en Auvergne. Un officier faisait le tri des enseignants : à droite déporté, à gauche relâché. Un ami de mon père, Boris Unbegaun, Russe blanc descendant de Souabes russifiés, émigré en France, professeur à Strasbourg et replié à Clermont, partit ce jour-là pour Buchenwald. Plus tard, en 1957, je fus son élève à Oxford. Il me parla de mon père et de cette soirée.

La libération fut un moment d'intense allégresse que je vécus pleinement. J'avais dix ans ; avec mon père nous allâmes scier dans le parc du château de Randan toutes les pancartes de la *Kommandantur*. Mais un épisode assombrit cette allégresse. Trois femmes furent publiquement tondues pour avoir « fauté » pendant l'Occupation. C'était sur la place qui fait face à l'église et à l'entrée du château. Je les revois toutes trois, sur une estrade, et on les tond au milieu des invectives... Mais cet épisode, que je ne comprenais qu'à moitié, ne pouvait contrebalancer l'énorme allégresse de la libération. En fait, on entraînait dans un soulagement long, réparateur, pour mes parents. Je me rappelle la toute première orange reçue d'Espagne, dans un colis envoyé par un ami de ma grand-mère, la toute première sortie en voiture, le tout premier voyage en train. Tout était nouveau pour moi, mais aussi pour mes parents, mon frère, et pour presque tout le monde. Je revois la visite du Général de Gaulle à Clermont-Ferrand, accompagné du Sultan du Maroc. Je revois mon premier opéra au palais Garnier de Vichy où l'on jouait Mireille de Charles Gounod. Puis il y eut la réconciliation avec l'Allemagne, de Gaulle et Adenauer se tenant par la main à Verdun. Et mon premier voyage en Allemagne.

Mes parents s'étaient liés d'amitié avec des réfugiés de l'Allemagne nazie, Hans Steinthal, professeur de latin et de grec à Berlin, et sa femme, professeure de musique, réfugiés à Clermont en 1934. Ils les cachèrent pendant toute l'Occupation chez des paysans dans le Cantal. Après la guerre, Hans Steinthal alla revoir la maison de ses parents à Berlin. Il ne vit rien – ni maison, ni quartier, ni Berlin. Mme Steinthal était contre le retour en Allemagne, son mari hésitait. Finalement, ils s'établirent à Francfort-sur-le-Main, où ils achetèrent un logis avec la compensation financière reçue du gouvernement. Mme Steinthal me trouva une famille chez qui, en 1950, je passai un mois à apprendre (mal, hélas !) l'allemand. Je revois avec un relief extraordinaire une scène : elle me fit monter au Römer, l'Hôtel de ville datant du XV^e siècle, où de 1356 à 1792 furent élus les empereurs du Saint-Empire romain germanique. Le centre de la ville était toujours en ruines, mais le Römer, était encore en partie debout. Nous montâmes sur la tour, d'où l'on voyait le champ de ruines, et Mme Steinthal me dit : « Dommage qu'on n'ait pas entièrement démoli le Römer ! ».

C'est figé dans ma mémoire, car Mme Steinthal, au sommet du Römer, me fit découvrir ce qu'était « la haine de la patrie », et l'impossibilité de pardonner... Aujourd'hui en Russie, un propos de ce genre vaudrait à son auteur entre dix et vingt ans de travaux forcés. Quiconque a critiqué un jour dans sa famille l'invasion de l'Ukraine peut être dénoncé et rejoindre les milliers de prisonniers politiques en Russie, dont le nombre augmente chaque jour¹. Les dénonciations viennent des parents (qui veulent la prime pour le décès

1 Le décompte de l'association Mémorial est accessible [en ligne](#).

de leurs fils au front), ou des enfants, ou des voisins, ou des enseignants. Nikolai Gogol avait déjà décrit de façon saisissante l'hypnose de la dénonciation dans sa nouvelle *Le nez* [Hoc (1836)]. Certes on est encore loin des centaines de milliers de déportés sous Staline, mais les peines sont aussi extravagantes (le Huérou et Merlin 2024). C'est le poème d'un Russe, Vladimir Petchérine (1807-1885), qui a donné la plus sensationnelle définition de ce « ressenti ». Petchérine avait fui la Russie, comme tant d'autres (depuis le XVI^e siècle, jamais ce courant n'a tari). Devenu jésuite, Petchérine avait écrit un poème célèbre, intitulé « Как сладостно – отчизну ненавидеть » (« Qu'il est doux de haïr la patrie »)

Как сладостно отчизну ненавидеть
И жадно ждать ее уничтоженья !
И в разрушении отчизны видеть
Всемирного денницу возрожденья !

Qu'il est doux de haïr la patrie
D'attendre avidement sa destruction !
De voir en la ruine de sa patrie
L'aube d'une renaissance mondiale !

Or, en 1853, Petchérine rencontra à Londres un autre émigré célèbre, le socialiste Alexandre Herzen. Dans *Passé et méditations* [Былое и думы], Herzen narre leur rencontre. Tous deux sont à Londres, tous deux ont fui « l'autocratie démentielle » de Nicolas I^{er}. « Quelque chose nous brisait et nous détruisait, mais se brisait et périssait en même temps », écrit Herzen (Herzen 1974-1981, partie 7, ch. 6, 373-374). Ces deux émigrés s'estimaient sans se comprendre. Deux Russies toujours vivantes aujourd'hui, et le « peuple communiste qui sommeille en nous », selon Herzen, se réveille sous forme de retour du culte de Staline. En 1956, à Moscou, j'avais assisté à une séance secrète du Komsomol où l'on avait lu le « Rapport secret » de Khrouchtchev. Et là-aussi, c'est pour moi un retour en arrière. Comme le dit Vladimir Boukovski : « Et le vent reprend ses tours » [И возвращается ветер (1978)].

Mon premier séjour en Allemagne ne m'apprit pas que cela. Dans la famille où Mme Steinthal m'avait logé, venait dîner chaque soir un étudiant réfugié de Tilsitt. Il s'appelait Georg Buddruss, avait six ans de plus que moi. Il étudiait l'indoeuropéen à Francfort, devint plus tard spécialiste des langues de l'Inde, et proposa de m'apprendre le russe – comme ça – par jeu. Il venait d'acheter les *Œuvres choisies* [Избранные произведения] d'Alexis Nikolaïevitch Tolstoï et me proposa de lire *Le caractère russe* [Русский характер], le dernier récit écrit par l'auteur, un an avant sa mort, en 1944. Lui qui était un réfugié de la Prusse orientale, né dans une bourgade près de Tilsitt, semblait attiré par ce texte patriotique du « comte bolchevique » comme on surnommait le « troisième Tolstoï ». C'était l'histoire d'un lieutenant de blindés qui avait brûlé dans son char, avait été extirpé par son adjoint et sauvé par un chirurgien. Mais son visage reconstitué était méconnaissable, hideux. En permission, il retourne à la maisonnette de ses parents, se fait passer pour un capitaine chargé de leur donner des nouvelles de leur fils. Mais sa vieille mère est rongée par des soupçons après les deux jours passés *incognito* par son fils. Elle va au front le retrouver, en compagnie de sa fiancée, qui ne l'avait pas reconnu non plus. Les retrouvailles sont saisissantes... « Les voilà donc ces caractères russes ! À première vue, un homme russe est tout simple, mais que survienne un rude malheur, grand ou petit, et le voilà soulevé par une puissante force – c'est la beauté de l'homme » [« Да, вот они, русские характеры ! Кажется, прост человек, а

придет суровая беда, в большом или в малом, и поднимается в нем великая сила – человеческая красота »] (Толстой 1951, 842).

Ce fut, grâce à Georg, ma toute première rencontre avec la langue russe. Étrange pédagogie que de s'attaquer tout de suite à un texte littéraire ! Je me pris d'intérêt et même d'affection pour ce conteur, dramaturge, poète, aristocrate bohème et nonchalant, bourreau de travail à ses heures, cynique aussi, mais je ne le savais pas encore. À la Sorbonne, élève de Pierre Pascal, mon diplôme d'études supérieures porta sur lui, et je lus toute son œuvre. En particulier le triptyque du *Chemin des tourments* [Хождение по мукам] qui commence dans le premier tome par la vie de bohème de Pétersbourg, continue au deuxième par la guerre civile, s'achève au troisième par un immense exploit de Staline à Tsaritsyne. La ville avait été reprise à Wrangel en décembre 1919 par Boudionny et Vorochilov, mais le nouveau maître avait besoin de lauriers, et il s'attribua cette victoire. En réalité, il était venu après coup afin de procéder à l'épuration politique de la ville après sa prise. Et en 1925, Tsaritsyne fut rebaptisée Stalingrad. Autrement dit, entre le premier tome et le troisième tome, Alexeï Nikolaïévitch avait troqué la difficile existence des émigrés russes de Berlin pour la Russie soviétique de la NEP, puis avait finalement compris que la Russie redevenait puissante et terrible sous la conduite d'un dictateur qu'il convenait de flatter, ce qu'il fit de façon éhontée. Dès son retour, il gagna des lecteurs avec des nouvelles utopiques de science-fiction comme *Aélita* [Аэлита] en 1923 ou *L'hyperboloïde de l'ingénieur Garine* [Гиперboloид инженера Гарина] en 1925, puis trouva enfin le chemin de la gloire en célébrant « la Russie grandiose, celle de Staline, de Pierre le Grand, et d'Ivan le Terrible ». Sergueï Eisenstein fera de son *Ivan le Terrible* un film dont seule la première partie eut l'assentiment de Staline : la seconde (1945) fut interdite, et Staline reçut Eisenstein et l'acteur Tcherkassov au Kremlin pour leur expliquer que « le Terrible était cruel, on peut montrer qu'il était cruel mais il faut montrer pourquoi il est indispensable d'être cruel » [« Иван Грозный был очень жестоким. Показывать, что он был жестоким можно, но нужно показать, почему необходимо быть жестоким »] (Сталин 2006, t. 18, 433)². Alexis Tolstoï mourut-il à temps ? En tout cas il fut toujours chouchouté par Staline. Là où marxistes et anciens compagnons de Lénine ne comprenaient rien et devaient avouer leurs crimes avant d'être exécutés, Alexis Tolstoï, qui n'avait jamais été marxiste, était l'homme dont Staline avait besoin : il fallait célébrer la Russie et son nouveau Père. La rencontre avec Staline avait eu lieu chez Gorki, au début des années 1930, et « le comte rouge » devint aussitôt un commensal du Guide suprême.

Georg Buddruss m'offrit donc une introduction aux paradoxes de la littérature russe : glorieusement colorée, enjouée, et trop souvent servile... J'ai, dans un de mes livres, parlé du cadeau que me fit, un peu plus tard, à Clermont-Ferrand, un émigré russe blanc, ce cadeau était la langue russe. À l'heure où je suis contraint de désaimer la Russie, où je me suis mis à l'ukrainien et à la traduction de son grand poète Vasyl Stus (1939-1985) pour apporter mon aide, si infime soit-elle, à ce pays agressé, violé, martyrisé, je garde mon amour pour la langue russe. Loin de la renier, elle reste mon refuge, puisque je lis bien

2 Notons que ce tome 18 parut en Russie avec un grand retard. L'édition officielle s'arrêta en effet en 1956 quand le culte de la personnalité fut dénoncé par Nikita Khrouchtchev. Elle reprit en 1997, longtemps après la perestroïka. Entre temps, les Américains avaient complété les tomes manquants. Les carnets de Tcherkassov reprennent littéralement les propos tenus par Staline lors de cet entretien.

plus de poésie en russe qu'en toute autre langue, y compris la mienne. On ne compte pas les auteurs russes qui ont, eux aussi, fait d'elle leur refuge, d'Ivan Tourgueniev (1882) :

Во дни сомнений, во дни тягостных раздумий о судьбах моей родины, ты один мне поддержка и опора, о великий, могучий, правдивый и свободный русский язык !
Aux jours de doute, aux jours de pesantes pensées sur le destin de ma patrie, tu es mon unique soutien et appui, ô grande, puissante, véridique et libre langue russe ! (Тургенев 1956, 507).

à Marina Tsvetaieva :

О неподатливый язык !	Ô ma langue sans compromis !
Чего бы попросту – мужик,	Si facile à dire, le <i>moujik</i> ,
Пойми, певал и до меня :	Là tant chantée avant moi
Россия, родина моя !	Ô Russie, ô ma patrie !

(Современные Записки 1936, 165).

Mais c'est aussi que la langue russe a su établir une sorte d'arc électrique entre poésie et terreur, la langue de Saltykov-Chtchedrine, d'Andreï Biely, d'Alexandre Blok, de Varlam Chalamov, d'Ossip Mandelstam a dit la Terreur mieux que bien d'autres langues. Buddruss m'avait inoculé le virus russe, mais lui-même n'y succomba pas, et quand je le revis bien plus tard à Mayence, il ne s'y intéressait plus du tout. Après lui, mon nouveau guide fut donc Guéorgui Nikitine – encore un Georguios ! Georges Nikitine habitait lui aussi à Clermont-Ferrand, ma ville natale, dans une vieille maison médiévale. On montait chez lui par un large escalier à vis, noir comme tout Clermont, fait de lave volcanique. C'était un homme simple et doux, il avait été enrôlé durant la guerre civile par le général Denikine. Il subit la défaite de Denikine et se retrouva à Istanbul, comme des milliers d'autres Russes, en haillons, réduit à mendier. Pris comme chauffeur sur un cargo, il débarque à Marseille, avec un maillot et un short pour tout *impedimenta*, et se retrouve à Clermont-Ferrand. Il était devenu relieur de livres, avait épousé une Clermontoise, ancienne élève de ma grand-mère paternelle. Un jour, je montais l'escalier à vis pour me rendre à mes leçons de russe, il me dit : « En russe tu es encore un enfant, on va donc lire les récits pour enfants de Léon Tolstoï ». Son don pédagogique était nul, mais ce choix fut pour moi un vrai cadeau puisque ces récits, en réalité très difficiles pour un débutant, car élaborés en parler populaire, presque sans syntaxe ni verbes, étaient le plus loin possible du russe abstrait, calquant le latin, auquel Tolstoï a aussi succombé lorsqu'il voulut se lancer dans la morale. Tolstoï les avait écrits pour les enfants de Iasnaïa Poliana. Dans son domaine, il avait fondé une école à la Rousseau, sans bancs ni discipline où l'on allait et venait à son gré, et où l'écolier découvrait par lui-même l'arithmétique, comme le petit esclave à qui Socrate fait tout découvrir par lui-même dans le *Ménon* de Platon. Nikitine était orthodoxe et la France n'était pas encore parsemée de chapelles orthodoxes, comme elle l'est aujourd'hui, aussi il allait une fois par an se confesser chez Mgr Nasrallah, à Saint-Julien-le-pauvre, une petite église près de Notre-Dame à Paris et dévolue au rite gréco-melchite³. À chacun de ses retours de Paris, il m'en parlait avec des larmes aux yeux. Nikitine m'a laissé un manuscrit charmant sur son enfance, dans la région du Don. On y travaille rude, mais les fêtes sont du bonheur – chants, danses, récitation de poèmes épiques. Aux jours où,

3 Ce sont les catholiques de rite byzantin, lesquels relèvent des patriarchats melkites (ou impériaux) : Antioche, Jérusalem et Alexandrie.

expulsé de Russie soviétique, en août 1960, la veille de mon mariage, j'étais complètement démoralisé, c'est chez Georges Nikitine que j'allai fuir la presse et chercher secours moral. Nous parlions toujours russe – lui dans son russe méridional mâtiné d'ukrainismes, et moi dans mon russe « moscovite » car j'avais dû me purger de son « okanié », des « gué » aspirés qui viennent de l'ukrainien et qu'il m'avait inoculés à Clermont. Merci à vous, Guéorgui Ivanovitch, deuxième Guéorguios penché sur mon baptême de langue russe !

Plus tard je « montai » à Paris puisque la France, depuis le XIII^e siècle, est composée de Paris et de la « province ». J'étais un provincial, me voilà au cœur de Paris. Nos professeurs à la Sorbonne étaient essentiellement d'anciens germanistes passés au russe. On faisait du russe dans les « Oflags ; les camps de prisonniers de guerre où beaucoup avaient passé des années pendant la guerre (dont plusieurs membres de ma famille). Ils parlaient mal le russe, plaçaient les accents toniques de travers, et nous nous moquions cruellement d'eux, mais ils étaient férus d'histoire. Une exception était Pierre Pascal, un Auvergnat comme le grand Blaise. Avec Pascal, dont je fus rapidement l'un des étudiants préférés, nous nous sentions reliés aux trois Russies, celle de l'Ancien régime, la bolchevique et celle de l'émigration. Il fut pour nous, pour moi, pour mon épouse Lucile, un magnifique initiateur à la culture russe. Sans l'Alliance franco-russe, nous n'aurions eu ni le pont Alexandre III à Paris, ni Pierre Pascal – un des trois élèves de la classe de russe ouverte au lycée Jeanson de Sully, dans le Paris chic du XVI^e arrondissement, et où enseignait son père. Le cours, ouvert en 1901, fut fermé en 1903, mais Pierre continua grâce à des leçons privées avec une Russe émigrée. C'était *Au pays russe* (1890) (paru en 1895) de Jules Legras, un livre de voyage du premier russisant français, qui l'avait converti au russe. Il entra à Normal' Sup en 1910, passa une agrégation de lettres classiques (celle de russe date de 1950), mais commença une licence en russe et écrivit son diplôme d'études supérieures sur Joseph de Maistre, l'auteur des *Soirées de Saint-Petersbourg*, l'ambassadeur de la cour de Savoie chez Alexandre I^{er}, et, de surcroît, un antirévolutionnaire patenté. Cela ne dérangeait pas Pascal, dont le catholicisme fut toujours sui generis. Élève à Normal' Sup, il était proche du « Sillon » de Marc Sangnier (1873-1950), fondateur de ce qu'on appellera plus tard la démocratie chrétienne, et rêvait d'« union des églises », à la suite de Vladimir Soloviev. En 1911, le voilà parti pour la Russie de ses rêves, il passe par l'Ukraine et s'arrête à Niéjine, au nord de l'Ukraine, près de Tchernigov – siège d'un lycée impérial, où avait étudié Gogol, mais ce qui l'y attire, plus que le lycée, c'est une fraternité chrétienne où l'on célébrait le culte en plein air, en robes blanches. « Un repaire de communistes et de toqués », écrivait-il à sa mère pour la faire enrager (Cœuré 2014, 27). Plus tard, après une blessure aux Dardanelles, envoyé par Clémenceau auprès du Grand-État-major russe, Pascal vécut les journées de Février et celles d'Octobre 1917, se convertit au communisme de Lénine, fut secrétaire de Gueorgui Tchitcherine, commissaire du peuple aux Affaires extérieures, prépara le Congrès de la Troisième Internationale, et devint un ardent propagandiste de la révolution russe, envoyant des télégrammes et des articles à Paris, à l'Humanité. Dans *En Russie rouge*, publié en 1921 aux Éditions de l'Humanité, il décrit un communisme moral avec « suppression des classes, abolition de l'inégalité économique, réalisation en chaque individu de l'idéal humain ». Bref, c'était, pour lui, le retour aux premiers chrétiens, dont la mise en commun de tous les biens est décrite dans le « Livre des Actes » (IV, 32).

La suite serait longue à raconter. La commune fondée avec des amis anarchistes à Yalta, la participation au procès des socialistes-révolutionnaires (SR) de gauche (du côté des accusateurs), la convocation par les membres du Politburo Nikolaï Boukharine et Elena Stasova pour se justifier d'aller tous les matins à la messe catholique, ou à défaut, à la divine liturgie orthodoxe. Pascal expliqua : « En économie je suis marxiste, en philosophie je suis thomiste ». On disculpa le « toqué » avec sa « kacha mentale », il resta dans le Groupe communiste français qu'il avait fondé avec Georges Sadoul, mais qui se désagrégeait au fur et à mesure que le régime excluait les dissidents. Il fut bientôt mis sur une voie de garage, à l'Institut Marx-Engels, où il devait dépouiller les archives de Gracchus Babeuf, achetées à Paris par Anatoli Lounatcharski, mais découvrit, dans les monceaux de livres perquisitionnés, les écrits du protopope Avvakoum, que, plus tard, il nous faisait lire à la Sorbonne. Le protopope, ami du tsar Alexis Mikhaïlovitch, dit « le Très doux » qui régna sur la Moscovie de 1645 à sa mort en 1676, devint son ennemi féroce, refusant toute révision des textes sacrés, exigeant une ascèse et une piété extrêmes. Ainsi, je découvris cet aspect fondamental de la culture russe : la lutte entre extrémistes et modérés, où les modérés, presque toujours, sont vaincus. Le protopope fut brûlé vif en 1682 au fond d'une fosse gelée dans le grand nord russe après qu'on lui eut arraché la langue (mais il continuait à prêcher). Sa vie est un monument littéraire extraordinaire, médiéval d'un côté, d'avant-garde de l'autre par son recours au parler oral, sa syntaxe très elliptique. Il fut un grand inspirateur (paradoxal) pour Maïakovski et toute l'avant-garde futuriste.

Chez Pierre Pascal et sa femme Jenny, je rencontrais à partir du printemps 1957, tous les éclopés de la Révolution, Boris Souvarine, Marcel Body, Nicolas Lazarevitch. Eux et Avvakoum formaient presque une famille pour moi. Dans ses cours, Pierre Pascal excluait Pouchkine, trop libertin, il nous faisait lire Alexandre Griboïedov et sa comédie *Le malheur d'avoir trop d'esprit* [Горе от ума (1825)], source précieuse de parler vivant, de dictons passés à jamais dans la langue russe. Ou encore le fabuliste Ivan Krylov, ou encore Nikolaï Leskov, dont il aimait les *Gens d'église* [Соборяне (1872)], ou encore Pavel Melnikoff-Petchersky, dont les immenses épopées en prose situées dans le milieu des marchands de la Volga, tous dévoués corps et âmes à la Vieille Foi du protopope l'enchantaient. Il fallut lire, ou parcourir, les énormes romans *Dans les forêts* [В лесах, 1872, et de plus de mille pages] et *Sur les monts* [На ропях, 1881 de mille deux cents pages]. C'était une Russie anti-occidentale par définition. Et le jour de son départ de Russie, en mai 1933, un seul Russe prit congé à la gare de Pierre Pascal et sa femme, l'écrivain Boris Pilniak, un chantre de la Russie antique ressuscitée dans la Russie communiste. Bon pour être fusillé trois ans plus tard.

La leçon d'histoire que m'apportaient les réunions chez Pierre Pascal dans son petit appartement de Neuilly fut complétée par mon amitié, à Oxford, avec Wolfgang Leonard, fils de Suzanne qui était une spartakiste, c'est-à-dire avait fait partie de la Ligue Spartacus, marxiste et révolutionnaire, qui avait organisé une révolution à Berlin en 1918-1919. La mère et le fils avaient fui Hitler pour Moscou – c'était un mauvais choix ! Suzanne est arrêtée en 1936, fait dix années de Goulag à Vorkouta, puis trois années d'exil au Kazakhstan. Wolfgang est éduqué secrètement dans une école pour futurs dirigeants communistes. C'est le paradoxe des solutions staliniennes : tuer les parents, mais élever

l'enfant comme s'il y avait des gènes marxistes qu'on pouvait privilégier. Wolfgang s'enfuit de l'Allemagne de l'Est en 1950, et c'est en 1957 que je le rencontre à Oxford. Son livre *La Révolution rejette ses enfants* [Die Revolution entlässt ihre Kinder] avait déjà paru en allemand, mais, dans nos longues conversations à St Antony's College, il détaillait encore davantage toute sa vie. Sa mère, après treize années de baigne et d'assignation à résidence, était revenue en lui déclarant : « L'URSS n'est pas un pays socialiste ». Il aimait la gravure de Goya « Saturne dévorant ses enfants ». Wolfgang n'avait pas été au Goulag, mais sa mère l'avait subi de plein fouet, et, pour tant d'âmes enthousiastes qui l'avaient embrassée, la révolution avait, comme Saturne, dévoré ses enfants. Avec Alexandre Soljenitsyne, Lev Kopelev, Dimitri Likhatchev, Oleg Volkoff, Vladimir Boukovski, Alexandre Wat, Joseph Czapski, et bien d'autres amis russes ou polonais, j'ai écouté des récits de Goulag. Vasyl Stus, l'Ukrainien, jamais rencontré, fut la dernière et la plus fascinante rencontre. Mais j'y reviendrai.

À Oxford, je fus l'étudiant d'Isaiah Berlin, dont la Russie était exactement l'inverse de celle de Pierre Pascal. C'était la Russie libérale, socialiste, celle d'Alexandre Herzen, de Vissarion Belinski, de Vladimir Korolenko. Dans une recension pour *Le Monde*, je définis son ouvrage *Russian Thinkers*, publié en 1970, comme un diptyque où le volet de droite, le volet « réactionnaire », avec Fiodor Dostoïevski, Nikolaï Leskov, Constantin Leontiev et d'autres, avait tout simplement disparu. Sir Isaiah m'envoya une longue lettre pour se défendre, j'avais touché un point sensible.

C'est un débat qui fait toujours rage depuis Ivan le Terrible, débat aujourd'hui simplifié à l'extrême et qui a presque toujours eu une dominante obsessionnelle. L'opposition à l'Occident y domine, ce sont des milliers de textes, d'articles, de poèmes, de traités philosophiques, dont le premier ouvrage de Vladimir Soloviev, qui, par la suite, y apporta des correctifs majeurs. L'Occident est froid, rationnel, légaliste, tout doit y être signé chez le notaire. Même François d'Assise passa un contrat avec son loup, fit remarquer le grand structuraliste soviétique Iouri Lotman (Лотман 1993, 345-355). La Russie serait spirituelle, tout y viendrait du cœur, et même l'Âge d'Argent subtilisa à l'Ukraine Grigori Skovoroda, son grand philosophe du XVIII^e siècle, pour en faire le fondateur de « la philosophie russe du cœur » ! Le second débat dérive du premier : l'opposition entre « occidentalistes » et « slavophiles ». Herzen dans *Passé et méditations* a superbement narré la naissance de ce différend entre amis du cercle de Nikolaï Stankievitch, de 1837 à 1840. Avec *Les démons* [Бесы (1871)] de Dostoïevski, le différend, devenu un schisme, mène au totalitarisme et au crime. Le troisième débat est l'opposition entre modérés et maximalistes ; on connaît celle entre bolcheviks et mencheviks, étiquette qui a survécu à un vote interne du parti social-démocrate en 1903. Mais quel Russe désirera *le moins* plutôt que *le plus*, fit remarquer le sarcastique Andreï Siniavski. Herzen, lui, disait en jubilant : « La petite-bourgeoisie est incompatible avec le caractère russe – et que Dieu soit loué ! ». Et il ajoute : « Les personnalités vraiment évoluées sont chez nous, chose rare, mais leur évolution est plus riche, elle a plus d'envergure, elles ne sont pas cernées par des haies et des clôtures » (Herzen 1974-1981, partie 4, ch. 29, 125). Haies et clôtures contre l'immense paysage de la plaine russe, ou des steppes de l'Ukraine ! Sans parler de la Sibérie ! Sans haies ni clôtures, le Russe serait donc volontiers un errant, un pèlerin à vie, il roulerait comme le « virevoltant », une plante qui forme une grosse boule, puis,

larguant ses racines, roule dans la steppe. Tchekhov a fait un portrait saisissant du Russe « virevoltant » qui, lui aussi, a largué ses racines.... Naturellement le pouvoir en Russie a toujours voulu fixer ce pèlerin sans domicile fixe. Ce fut le servage (aboli en février 1861), puis le kolkhoze à l'époque soviétique. Aujourd'hui les amarres sont lâchées, on peut même sortir des prisons, mais c'est pour aller au hachoir de la guerre en Ukraine. De ces débats, il ne reste désormais que des haillons grotesques...

Deux ouvrages récents apportent de nouveaux éclairages à ce qui précède. Le premier est dû à l'historien Iakov Gordine, également poète, dramaturge, explorateur – bel exemple du roule-ta-bosse soviétique qui échappait ainsi au carcan idéologique. Après ses immenses ouvrages sur la grande guerre du Caucase du XIX^e siècle, qui dura soixante ans, voici son *Tsar et Dieu, Pierre le Grand et son utopie* [Царь и Бог, Петр Первый и его утопия (2023)]. Vraie encyclopédie sur le premier empereur russe, mais centrée sur les rapports du tsar avec son fils Alexis. On ne compte pas les récits, les drames, les fables qui ont brodé sur le thème du parricide commis par Pierre le Grand, qui, semble-t-il, a lui-même tué son fils, condamné pour haute trahison, après que Menchikov l'eut fait kidnapper à Vienne où Alexis s'était réfugié pour fuir son père. Gordine a relu toutes les archives, et apporte un récit franchement nouveau. Première nouveauté : la personnalité même du fils de Pierre le Grand, a été, depuis sa condamnation et jusqu'à aujourd'hui, systématiquement et presque toujours sciemment, déformée. Cette déformation date du 27 octobre 1715, lorsque, aux obsèques de la première épouse du tsarévitch Alexis, la princesse Charlotte, cousine de l'empereur du Saint-Empire romain germanique, Pierre lui remit publiquement un document intitulé « Explication à mon fils ». On était en pleine guerre avec la Suède, et l'issue n'avait rien d'évident. Pierre reproche à son fils de ne pas savoir faire la guerre, et plus encore de ne pas en avoir le désir. Louis XIV, dit-il, ne savait pas guerroyer, mais en avait grande envie. Or il ne faut pas faire comme le mauvais serviteur de l'Évangile qui cache son « talent » dans la terre. Notre « talent », c'est notre royaume et il faut l'agrandir sans cesse, c'est ce que veut l'Évangile. Après cette étrange justification de la guerre permanente, Pierre incrimine son fils de faiblesse de corps et d'esprit, et le déclare « inapte ». Plus tard, dans les années 1920, dans les écrits du philosophe émigré Ivan Iline, que Vladimir Poutine fait lire à tous ses fonctionnaires, il est dit que, sans la guerre, la Russie ne peut pas exister. Le document du 27 octobre 1715 était public, et il annonçait et justifiait le destin qui attendait le fils de l'empereur Pierre : sa fuite à Vienne, son kidnapping, la prison la plus dure du royaume, un an de torture, sa condamnation et son exécution en présence de Pierre et de tous ses commensaux.

Deuxième nouveauté, Gordine étudie l'extraordinaire *black-out* qui fut créé par Pierre le Grand sur l'événement, et auquel ont obéi à peu près tous les historiens de l'Ancien Régime, les historiens soviétiques, les nôtres, qui les copiaient, et, bien sûr, ceux d'aujourd'hui. Le dialogue que conduit tout au long de son ouvrage Iakov Gordine avec ses prédécesseurs est remarquable, et veut réviser ce socle de l'histoire russe – la condamnation du fils du tsar pour haute trahison. Autrement dit, dans la forge de l'Empire russe, on trouve ces deux fondamentaux : la sanctification de la cruauté et l'usage du *black-out* dans l'opinion publique et dans l'histoire. En mettant en scène ce duo « cruauté – *black-out* »,

l'historien Gordine pose la question de la responsabilité passive ou active de la société russe, aujourd'hui comme hier.

Le deuxième ouvrage est celui que Natalia Gromova (Громова 2017) a consacré à Olga Bergholtz. Je connaissais plusieurs livres d'Olga Bergholtz, celle qui a chanté le siège de Leningrad, la famine, la mort par extraction de toutes forces, volontés, désirs, simple pensée de centaines de milliers de corps humains déshumanisés. Natalia Gromova s'appuie sur le *Journal interdit* [Запретный дневник] d'Olga Bergholtz [Берггольц 2010] qui donne à voir un envers extraordinaire de cette légendaire poétesse soviétique. Le 11 janvier 1935, Staline prononce un discours à la radio pour dénoncer les saboteurs de la collectivisation, koulaks, comptables, bureaucrates des kolkhozes, tous voleurs de grains et empoisonneurs des réserves. Olga écoute et note : « Cela, c'est dit comme on ne peut mieux : clair, sage, courageux, simple. On va travailler en serrant les dents, en étouffant toute irritation de n'avoir ni lait ni beurre, ni pour soi ni pour les enfants » (Громова, 83). Elle a une fille, qui meurt très vite. Elle s'installe dans l'utopique « Maison-Commune » de la rue Rubinstein n° 7, dite « Maison de la joie » – 52 appartements sans cuisine (on mange à la cantine du rez-de-chaussée), ni sanitaires individuels. Elle travaille aux Éditions Detgiz, Éditions d'État pour les enfants, sous la direction de Samuil Marchak, merveilleux traducteur-poète (en particulier des *Sonnets* de Shakespeare). Mais bientôt survient l'affaire « Detgiz », l'arrestation de presque tous les éditeurs. Marchak échappe de justesse à la purge, mais resta terrorisé, tout en recevant par la suite plusieurs Prix Staline. Car tel est l'un des grands principes de la politique de Staline, la douche écossaise. Pour Olga, tout va bien, elle dénonce les « Obérioutes », ce groupe d'écrivains absurdistes, Daniil Kharms, Alexandre Vvedenski, Nikolaï Zabolotski. Tous bientôt arrêtés. « Il est évident que dans les circonstances actuelles de lutte des classes exacerbée, il s'agit d'une vraie propagande antirévolutionnaire pernicieuse », écrit Olga dans le journal *Offensive* [Наступление] (Громова, 116).

Sergueï Kirov, le secrétaire du Comité central et le dirigeant bolchevique le plus populaire alors, est assassiné à Leningrad, Staline décide instantanément d'une répression très violente qui fit dans les cinq mille victimes, adultes, bébés, vieillards... Olga écrit un poème pour pleurer Kirov. Elle devient secrétaire de la nouvelle revue *Leningrad littéraire* [Литературный Ленинград], qui sera liquidée un an après. Elle retrouve l'amour avec Nicolas Moltchanov, mais ça s'écroule de tous côtés. L'édition « Academia » où travaille Moltchanov est liquidée, et il attend l'arrestation. Olga va à Moscou en novembre 1936, le premier grand procès de Moscou vient de s'y tenir, et chaque meeting se termine par un chœur de hurlements : « Fusillez-les comme des chiens enragés ! ». On les fusille volontiers, à tour de bras. Olga continue à désigner dans ses articles des « coupables » oubliés par négligence et manque de vigilance. L'entourage de Marchak est arrêté, fusillé, en particulier César Bronstein, le mari de Lydia Tchoukovskaïa, un physicien qui écrit des livres de physique pour enfants, par sympathie pour Marchak. Une grande séance de dénonciation publique des saboteurs introduits dans la Maison d'édition pour enfants a lieu. Un participant murmure à l'autre : « Nous taire ferait de nous des traîtres » (*ibid.*). Il faut donc prendre la parole, se joindre au chœur. Trois personnes, ce jour-là, ne cèdent pas à l'hypnose, hypnose qui induit l'hystérie du groupe : on doit se persuader et on se persuade.

À ce propos, rappelons la trouvaille géniale de Mikhaïl Boulgakov dans *Le Maître et Marguerite*, publié posthumément d'abord en 1967 avec des coupures, puis en 1986 pour le texte complet : le professeur allemand Woland, magnétiseur de génie, et sa grandiose séance d'hypnose collective. Le film de Michael Lockshin, sorti en 2024, qui porte le même titre que le roman, mérite à cet égard une mention particulière. Michael Lockshin est le fils d'un Américain communiste qui, sous Brejnev, a demandé et obtenu l'asile en URSS ! Aujourd'hui, le fils a quitté la Russie, et son film, une version à sensation du roman, qui en modifie le fil narratif, tresse l'écriture du roman et l'action du roman dans une chronologie nouvelle et impressionnante. Les paysages urbains, littéralement pharaoniques, doivent tout à l'IA, mais s'inspirent également du célèbre film muet *Metropolis* de Fritz Lang (1927), qui est un film de science-fiction. Lockshin a connu un grand succès à Moscou, mais même se rendre à Moscou pour la sortie du film lui fut interdit, et son nom fut retiré des affiches en raison de sa prise de position contre l'invasion de l'Ukraine. La Russie voulait le présenter à Venise mais en enlevant le nom du metteur en scène... La scène de magie et d'hystérie collective que Lockshin recrée dans son film est d'une virtuosité époustouflante, mais a sûrement inquiété des tenants du régime, qui y voient, à juste titre, une concurrence de l'art avec la réalité, leur réalité... Cette concurrence évoque d'ailleurs celle d'Andrei Platonov avec le « Guide » Joseph Staline. L'auteur de *Tchevengour* [Чебегур] et de *La fouille* [Котлован], où l'utopie penche vers la dystopie et le lecteur perd à tout jamais la trace de la bonne route, mis en cause par Staline dans une note à la revue qui l'avait publié, tenta, comme Boulgakov, de devenir authentiquement stalinien. Il n'y parvint pas, mais, en son bon plaisir, le « Maître des destins » le laissa en vie, tout comme Boulgakov. Pourquoi ? La première raison était que tous aient en tête que leur vie tournait sans fin comme la bille sur la table du casino (Dieu sait si les Russes ont adoré jouer leur vie sur cette bille ! voir *Le joueur* [Ирок] de Dostoïevski). Et puis il préférerait nettement de vrais ennemis (inoffensifs, mais vrais !) à tous les faux trotskystes qu'il inventait lui-même.

Dans son *Journal*, à la date du 26 novembre 1935, alors que Staline vient de « proposer » au « vote » une nouvelle constitution, Olga Bergholtz écrit :

Hier, j'ai écouté l'exposé de Staline au Congrès. Que trois fois soit béni le temps où je vis une vie unique, qu'il soit trois fois béni malgré mes chagrins, mes épreuves ! C'est une époque merveilleuse. Ô comme il faut préserver chaque minute de cette vie ! Car cette patrie, cette constitution, cet exposé orgueilleux – c'est là toute ma vie, ma vie qui se disloque en soucis ménagers, en mesquines préoccupations. Si misérable soit-elle, elle est sauvée et immortalisée par l'époque (Громова, 120).

Olga Bergholtz avait parfaitement intériorisé l'essence du stalinisme : il ne s'agissait plus d'élaborer un « homme nouveau », comme au début de la Révolution, comme en avait rêvé le bolchevik catholique Pierre Pascal, à l'imitation du christianisme inventé par Paul de Tarse, mais de bien plus – voici que commençait « une époque nouvelle ». Comme avait commencé après l'ère des pharaons celle d'Alexandre le Grand, et après le Moyen Âge celle de la Russie avec Pierre le Grand. Et l'individu devait vivre une autre vie, intérioriser cette époque, « l'époque de Staline », avec un calendrier nouveau, et surtout une place nouvelle pour l'homme – dans le temps et dans l'espace...

Olga Bergholtz, sans le savoir, était à la veille de son arrestation. En janvier 1936, n'avait-on pas critiqué dans une séance publique Leonid Dobytchine, auteur d'un court et remarquable récit à la Gogol, *La ville de N* [Город ЭН, 1935], pour son esprit bourgeois, son formalisme et son faux naturalisme. Le lendemain Dobytchine avait disparu. En 1937, on arrête le rédacteur en chef de sa revue, Ivan Gorelov. Olga Bergholtz a du mal à comprendre – impossible qu'il soit un ennemi du peuple, pourtant il doit bien y en avoir ! « Peut-être nous sommes-nous tous trompés ? Il faut se remettre à y penser, ça suffit – tout ce négatif qui nous entoure. Écrire ! Vivre ! » (Громова, 122). Survient l'arrestation de Leopold Averbakh, ancien leader de la RAPP, Association des écrivains prolétaires, liquidée trois ans plus tôt.

Depuis toujours ont existé des « guerres littéraires ». En France, on a livré « la bataille d'Hernani » (1830) – déclenchée à la première du drame du jeune Victor Hugo à la Comédie française. Mais sous Staline les batailles littéraires ont cessé d'être métaphoriques. Ce sont de vraies batailles avec de vrais cadavres qu'il faut faire disparaître de la scène, comme dans une tragédie shakespearienne. Le martyrologe est immense ! Olga Bergholtz est déclarée responsable pour ses liens avec l'« ennemi du peuple », Leopold Averbakh, qui avait longtemps régné sur la littérature soviétique. En parallèle aux procès politiques de Moscou, bien plus connus, les procès littéraires s'amplifient sous l'œil intéressé et sardonique de Staline. Car la haine, la dénonciation, les repentirs, les trahisons de disciples couvrant de boue leur ancien maître élaborent une sorte d'Iliade travestie, ubuesque et puante. D'ailleurs le « marais puant » devient une expression favorite de ceux qui tentent d'expliquer pourquoi ils n'ont pas eu « la vigilance nécessaire » pour dénoncer le « trotskysme » chez leurs proches, leurs conjoints et surtout eux-mêmes. Dans le milieu des historiens, c'est la même chose. L'historienne Anna Pankratova gagne le concours pour la fabrication du nouveau manuel d'histoire pour les écoles, exigé dans une petite note de Staline et Molotov dans un numéro de la revue *Archive rouge* [Красный архив] en 1937. Car il faut mettre fin au dénigrement de la Russie. Ce dénigrement constituait le crime de l'historien Mikhaïl Pokrovski, père de l'histoire sociologisante soviétique qui ne voyait dans l'Ancien Régime que des jacqueries sans fin. Pokrovski était, heureusement pour lui, mort à temps. Pankratova était une disciple de Pokrovski, mais elle le renie sans vergogne. Elle avait d'ailleurs dénoncé son premier mari, Grigori Iakovine en 1927, un authentique trotskyste. Arrêté l'année suivante, libéré, arrêté à nouveau, Iakovine sera fusillé dix ans plus tard sur une nouvelle dénonciation de son ancienne femme. Quelle vigilance !

Le 14 décembre 1938, Olga Bergholtz fut arrêtée. Commence l'interrogatoire, une sorte de catéchisme de questions-réponses appliqué à des millions d'autres victimes. L'interrogatoire dure trois heures, le protocole d'interrogatoire se résume à sept phrases... Olga était enceinte, elle fait une fausse couche dans la cellule d'isolement où elle confinée. Puis elle bénéficie de la brève accalmie après l'arrestation du chef du NKVD Nikolaï Iéjov, et est libérée. Elle se pose alors des questions, elle cite même Luther en exergue à un poème : « Je ne peux autrement ! ». Mais la prison, la saleté, la promiscuité, puis la cellule d'isolement, la fausse-couche dans le cachot ont changé Olga. Dans son *Journal*, elle écrit : « On m'a fait l'ablation de l'âme, on l'a triturée avec des doigts puants, on a craché dessus, on l'a souillée, puis remise en place et on m'a dit : “eh bien, vis !” Survivrai-je ? Je

ne sais pas » (Громова, 173). L'année de sa libération est celle du jubilé des soixante ans de Staline. Serge Prokofiev, rentré d'émigration, compose sa magnifique « Cantate pour orchestre et chœur, Hourrah pour Staline » [Здравица, кантата для смешанного хора и симфонического оркестра]. On y chante :

Jamais plus joyeuse
Pour nous ne fut la vie.
Le soleil est plus brillant.
Sûrement chez Staline
Au Kremlin il a passé.

La guerre survient : Olga Bergholtz ne se pose plus de questions. Elle est sauvée... Le Guide devient le Généralissime. Vêtu de blanc comme le pape, il descendra bientôt à Berlin en ruines dans le film légendaire de Mikhaïl Tchiaourelï (1949) *La chute de Berlin* [Падение Берлина]. La fiction était plus vraie que la réalité...

Irpen, station de repos, près de Kiev, où les Neuhaus⁴, les Asmus⁵ et les Pasternak passent des vacances merveilleuses en 1931. C'est là que Boris Pasternak séduit la femme de Heinrich Neuhaus, et que s'élabore une « seconde naissance ». Le pianiste de génie et le poète de génie restent néanmoins liés par une affection réciproque à jamais. C'est un lieu de bonheur... Quatre-vingt-onze ans plus tard, des soudards venus de Russie voisine envahissent Boutcha et Irpen, massacrent, violent, pillent. Comment est-ce possible ? L'« opération militaire spéciale » a été conçue contre un peuple frère, mais que le président Poutine déclare « aux mains des nazis ». Il faut donc reprendre la Grande Guerre patriotique... Les arguments ont été donnés dès avant l'invasion dans la « leçon d'histoire » de Poutine du 21 juillet 2021. On peut la lire sur le site officiel du Kremlin en russe, mais aussi en ukrainien. Sa thèse, truffée d'assertions ultra-contestables, est simple : « Russes, Ukrainiens et Biélorusses sont un seul et même peuple ». Ceci depuis la Rous de Kiev. L'idée d'une Ukraine séparée et hostile à la Russie « a été fomentée de l'extérieur ». Ce sont les bolcheviks qui ont installé la langue ukrainienne et collé ensemble différents morceaux de nos territoires pour inventer une Grande Ukraine, affirme-t-il. Les nationalistes ukrainiens auraient collaboré pendant l'occupation nazie. L'Ukraine du Maïdan serait une imposture... Dans cette « leçon d'histoire », notons l'hostilité envers Lénine, considéré comme un mauvais patriote, contrairement à Staline. Car Staline, dont l'historien Bronislaw Baczko avait magistralement analysé en 1984 dans *Les imaginaires sociaux : mémoires et espoirs collectifs* « la fabrication d'un charisme » (Baczko 1984), est aujourd'hui de retour, avec des centaines de sculptures érigées dans toute la Russie, sans oublier la gigantesque fresque dans la cathédrale orthodoxe du ministère de la Défense, où Staline côtoie Vladimir Poutine et son ex-ministre de la Défense, Sergueï Choïgou, dans une composition intitulée « Réunification pacifique de la Crimée en 2014 ». Baczko parlait d'une « nouvelle mémoire collective », la deuxième après celle que le Parti avait codifiée en 1938 dans le *Précis de l'histoire du Parti* [Краткий курс истории КПСС].

4 Geinrikh Neuhaus fait alors de brillants débuts. Il sera arrêté en 1939, passera un an à la Loubianka, puis reprendra sa carrière.

5 Valentin Asmus (1894-1975), philosophe, traducteur en russe de Platon et Kant, ami de Boris Pasternak prononça son éloge funèbre à Peredelkino le 2 juin 1960.

Aujourd'hui, après celle des années 1990, floue et variée, la brève période de Boris Eltsine, l'imagerie actuelle est en train de construire une quatrième mémoire collective. Plusieurs auteurs des manuels d'histoire « eltsiniens », comme Tamara Eidelman, sont aujourd'hui « agents de l'étranger », et exilés en Espagne, au Portugal, ou en Allemagne.

L'histoire de l'Ukraine reste mal connue en Occident. Le manuel d'histoire comparée du droit public (Kadlec 1933) des peuples slaves, publié en 1933 par l'Institut d'Études slaves de Paris, ne comporte pas une seule allusion au peuple ukrainien, ni à la république des hetmans cosaques. En Amérique, les universités de Harvard et de Toronto, grâce la diaspora ukrainienne, ont depuis longtemps des départements d'ukrainien dont j'ai admiré l'activité lors d'un séjour à Harvard. Le professeur Robert Magocsi de Toronto a publié une trentaine de livres sur la Ruthénie, dont sa famille est originaire, et sur l'Ukraine, mais sa monumentale *Histoire de l'Ukraine* [A History of Ukraine (1996)] n'est pas traduite en français. Or, elle est très bien construite : elle commence par les points de vue polonais, russe et ukrainien sur l'histoire du pays. On y découvre la période lituanienne-polonaise, qui vient après le royaume de Kiev, puis l'État cosaque, puis l'hetmanat du XVIII^e siècle dans l'Empire russe, puis les deux Ukraines, celle de l'Empire russe et celle de l'Empire autrichien après les trois partages de la Pologne, la Première Guerre mondiale et la lutte pour l'indépendance, puis la répression stalinienne et le Holodomor, ou famine artificiellement créée pour pouvoir exporter le grain ukrainien, la Seconde Guerre mondiale, l'occupation allemande, enfin l'accession à l'indépendance quand l'URSS s'effondre. La frontière nord de l'Ukraine est une frontière linguistique : le Polésie, région légèrement surélevée de plateaux couverts de forêts et de marais, est partagé entre Russes, Ukrainiens, Biélorusses et même Polonais. Les steppes de l'Ukraine n'ont pas de frontières géographiques définies, sauf la mer Noire au sud, bien sûr. À l'est du Polésie, l'Ukraine dite des « sloboda » était une région inhabitée depuis l'invasion mongole où s'établirent des cosaques de la rive droite comme de la rive gauche du Dniepr, qui fuyaient les Polonais, et y établirent des bourgades (*sloboda*). Dans cette « Ukraine des bourgades » vécut le premier grand écrivain et penseur ukrainien, Skovoroda et sa Maison-musée y fut détruite dès les premiers jours de l'invasion russe de février 2022.

J'ai suivi des cours à Harvard, en 1975-1976, où le département d'ukrainien était dirigé par George Grabowicz. C'est là qu'avait enseigné Dmytro Tschyzhevsky, auteur d'une *Histoire de la littérature ukrainienne* [A History of Ukrainian Literature] publiée en 1956 à New-York par l'Académie libre ukrainienne aux États-Unis. Son œuvre embrasse le folklore, la philosophie (Hegel), la littérature, qu'il est le premier à replacer dans un contexte européen. Un autre historien américain de l'Ukraine, venu de Harvard, Serhii Plokyh, a, lui, été traduit et publié en français en 2022. Son livre est intitulé *Aux portes de l'Europe, Histoire de l'Ukraine* [The Gates of Europe, 2015]. L'auteur joue sur le titre, puisque l'Ukraine a été au XVII^e siècle la porte de l'Europe pour la Moscovie – à qui elle apprit le latin qui donnait accès à la science occidentale, grâce à une filiale moscovite de l'Académie Mohyla de Kiev. Et par ailleurs la candidature de l'Ukraine à l'Union européenne la met aujourd'hui « aux portes de l'Europe », ce qui est considéré par le président Poutine comme un crime des « nazis » de Kiev...

L'« invention de l'Ukraine » se fit quand les aristocrates ukrainiens ont préféré le royaume de Pologne au Grand-Duché de Lituanie, à la Diète de Lublin, en particulier le prince d'Ostroh ou Ostrog, qui fit imprimer dans son Académie la première traduction de la Bible en slavon d'église. L'introduction à cette édition présente le prince Ostrozky comme le continuateur de l'œuvre religieuse de Volodymyr le Grand et de Iaroslav le Sage. Sans insister, disons que tout le volume de Plochy réfute à l'avance la leçon d'histoire du président Poutine. La bataille de Poltava en 1709, victoire de Pierre le Grand sur Charles XII de Suède, marqua le début du déclin de l'Ukraine, en raison de la « trahison » de l'hetman cosaque Mazepa, passé dans les rangs du roi de Suède, la fin de l'autonomie ukrainienne dans le tsarat moscovite. S'ensuivirent trois siècles de provincialisation de l'Ukraine qui ne mirent pourtant pas fin ni à la conscience ethnique et culturelle des Ukrainiens, ni à leur langue. Certes, ils servirent l'Empire russe, mais sans oublier leur « nation ». Vassili Kapnist (1738-1823) en était un exemple parfait. Son « Ode sur l'esclavage » [Ода на рабство] est un poème extraordinaire, où sous l'habit ironique de l'ode il dénonce l'édit de Catherine II qui, en 1783 ordonna la réduction en servage des paysans des provinces de Kiev, Tchernigov et Novgorod-Severski. Ainsi l'Ukraine, qui n'avait pas connu le servage, y fut soumise par l'impératrice des Lumières, amie de Voltaire et Diderot. L'Ode de Kapnist commence ainsi :

Ma lyre je prendrai, presque oubliée,
De la poussière l'affranchirai,
Tendrai un bras chargé de chaînes,
L'accorderai pour des chants tristes,
Obéissant à ma mélancolie,
En tirerai des poignants accords,
Et de ma patrie bien aimée,
Je chanterai nouvel esclavage
(Капнист 1973, 59).

Les membres de la Confrérie de Cyrille et Méthode, du nom des évangélisateurs des Slaves (en commençant par la Bohême), petit groupe clandestin qui rédigea *Le livre de la Genèse du peuple ukrainien* [Книги биття українського народу] en 1845, furent dénoncés, arrêtés et déportés. Il s'agit d'un épisode aussi important pour l'Ukraine que la révolte des Décembristes à Saint-Pétersbourg en 1825 pour la Russie. Le livre est plutôt un poème en prose biblique, fortement inspiré par le messianisme d'Adam Mickiewicz et ses *Livres du peuple polonais et du pèlerinage polonais*, publiés à Paris en 1832. *Le livre de la Genèse du peuple ukrainien* attendra 1911 pour connaître une publication partielle, et 1917 pour une publication complète, dans le premier numéro de la revue ukrainienne *Notre passé* [Наше минуле]⁶.

En 1835 fut fondée l'Université de Kharkiv quinze ans après celle de Saint-Pétersbourg. Petro Hulak-Artemovsky, un des professeurs, est le père des études ukrainiennes, et le jeune Nikolaï Kostomarov, futur conjuré et futur académicien de l'Empire russe, suivit son enseignement tout comme celui du professeur Izmaïl Sreznevski, à qui l'on doit un dictionnaire de l'ancien slave encore utile, et plusieurs ouvrages sur les Antiquités slaves.

⁶ C'est un slavisant de Bordeaux, Georges Luciani, qui en donna une première traduction en français, accompagnée d'une introduction remarquable. Le texte fut publié par l'Institut d'Études slaves de l'Université de Paris en 1956.

L'étudiant Kostomarov lisait les recueils de textes ukrainiens de Panteleïmon Koulich, étudiait le polonais, indispensable pour les études slaves, puis fut bientôt nommé professeur au gymnase de Kiev. En janvier 1846, il fonda la Confrérie Cyrille et Méthode. Plus tard, en 1980, le pape polonais Jean-Paul II les nommera co-apôtres de l'Europe (avec Saint-Benoît). L'influence des fondateurs tchèques de la pensée slavophile y est prédominante, autant que le style messianique de Mickiewicz.

Le programme politique esquissé par *Le livre de la Genèse du peuple ukrainien* est extraordinaire : il prône une Union de tous les Slaves en une Fédération où chaque république aura un administrateur élu pour un an. Car, explique le *Livre*, dès qu'un homme, fût-il sage comme Salomon, se croit supérieur aux autres, il sombre dans l'idolâtrie, et oublie la foi en Jésus-Christ. *Le livre de la Genèse du peuple ukrainien* proclame ce qui sera une idée fondamentale de l'historien Kostomarov : la Moscovie avait auprès d'elle la grande République de Novgorod, « libre et égalitaire » mais Novgorod fut vaincue, et ses habitants « étouffés et noyés par dizaines de mille ». Mais le tsar qui avait pris le dessus « baisa les pieds du khan tatar pour qu'il l'aidât à maintenir dans un esclavage hermétique le peuple moscovite chrétien » (Kostomarov 1956, 123). Pouvait-on imaginer plus sacrilège pour l'historiographie russe puis soviétique ? Toute l'histoire de l'Empire russe était tournée en sens inverse ! Le tsar était le successeur des khans tatars, et pas des rois de Kiev ! Catherine dite la Grande, « l'Allemande, la putain universelle, la sans-Dieu qui assassina son mari » avait achevé l'asservissement de l'Ukraine autrefois libre. « L'Ukraine gît dans la tombe, mais elle n'a pas encore péri » (*Ibid.*, 133 ; 137) concluait cependant le texte reprenant à son compte le refrain de la mazurka pour les légions polonaises de Napoléon. Le 25 décembre 1846, la confrérie se réunit chez Petro Hulak, ils étaient six, dont le poète et peintre Taras Chevtchenko, et Kostomarov. Ils furent dénoncés par un étudiant qui habitait juste à côté, et tous arrêtés. Les plus durement punis furent Hulak et Chevtchenko, envoyé dans un régiment disciplinaire avec interdiction (par Nicolas I^{er} lui-même) de tout crayon ou papier. Le martyre de Chevtchenko joua un rôle important pour faire de lui le premier poète national ukrainien, et, qui plus est, un martyre et modèle pour une part de l'intelligentsia russe. Plus tard, le poète libéré vécut à Saint-Petersbourg, avec interdiction d'aller en Ukraine. Sa poésie, accusatrice et plaintive, donna son « la » à la culture ukrainienne. Avec son recueil du *Kobzar* (« le Trouvère »), ses poèmes historiques, sa ballade « Catherine », son « Testament », Chevtchenko a forgé l'Ukraine.

La culture ukrainienne, pourtant, était née plus tôt, pratiquement en même temps que la russe. Kotliarevski, originaire de sud de l'Ukraine, de Poltava, l'avait inaugurée avec son épopée burlesque *L'Énéide* [Енеїда], qui travestit l'épopée de Virgile en une épopée cosaque, et détruit par le rire les prétentions impériales de la Moscovie. Kotliarevski donnait l'autre « la » d'une culture ukrainienne partagée « entre le rire et les larmes », comme l'œuvre de Gogol. On découvre dans son *Énéide* la légende apocryphe de Lucifer et Saint-Michel qui s'empiffrent et s'enivrent avant de se jeter sur leur couteau et de s'empoigner à bras-le-corps. Mais l'*Énéide* de Kotliarevski est intraduisible, car ses trouvailles burlesques non seulement demandent de connaître le poème de Virgile, mais surtout les mœurs cosaques, le rire cosaque, dont nous avons en français un merveilleux aperçu avec un poème de Guillaume Apollinaire, qui, Polonais, connaissait l'ukrainien.

Ainsi, dès 1798, la culture ukrainienne avait un berceau rabelaisien, qui, de plus, prouvait l'imprégnation de l'Ukraine par le latin. Kotliarevski termina son *Énéide* en 1821, Pouchkine commença son *Eugène Onéguine* deux ans plus tard. Cette primauté du rire différencie la culture ukrainienne de la culture russe. Certes le roman en vers de Pouchkine, commencé sous l'influence de Byron, comporte une forte dose initiale de satire, mais il s'achève par une acceptation de la nécessité du *fatum*, qui en fait un poème philosophique – c'est cela que glorifia Dostoïevski dans un célèbre discours, prononcé le 8 juin 1880 à la séance solennelle de la Société des Amis de la littérature. La comédie de Griboïedov, le *Malheur d'avoir trop d'esprit*, les ouvrages satiriques anonymes d'Ivan Miatlev (1796-1844) avec leur burlesque salmigondis de français et de russe, les drames satiriques de Saltykov-Chtchedrine (1826-1889), les premiers récits du jeune Anton Tchekhov, indiquent un rôle du comique dans la culture russe, mais son moteur semble dirigé vers ailleurs. Le récit *Le gros et le maigre* [Толстый и тонкий (1883)] de Tchekhov inocule en quelques pages le virus inquiétant de l'ambivalence au comique : le poids du rang social et de la déshumanisation qu'il apporte n'a pas à être dit, il est tout simplement là – pesant, inquiétant. On peut se demander si *in fine*, la littérature russe n'a pas hésité devant le rire, et privilégié le mors posé sur la bouche du coursier de la satire. Avec de magnifiques exceptions, comme la sinistre et drôle *Histoire d'une ville* [История одного города (1869)] de Saltykov-Chtchédrine, ou le drôle et sinistre *Moscou-Petouchki* [Москва-Петушки (1977)] de Venedikt Eroféiev.

L'image de l'Ukraine dans la littérature russe a, elle, évolué de l'image carnavalesque d'une Petite-Russie qui joue à l'échange des positions entre maître et esclave, à l'idylle paradisiaque telle que la voyait le poète Alexis Tolstoï, descendant du dernier hetman, Kirill Razoumovski, puis le thème de la ruine par exemple dans le poème « Kiev ruiné » [Разоренный Киев] de Valeri Brioussov (1873-1924). Citons encore l'insupportable traité du prince Alexandre Volkonski (1866-1934), publié à Rome en 1920 sous le titre *La vérité historique et la propagande ukrainophile*, pour qui le démembrement de la patrie russe est l'un des buts du monde germanique. L'ouvrage fut écrit en russe, mais publié en français, « traduit par G.L.B. ». La réédition à Genève, due à l'intervention auprès des Éditions des Syrtes du prince Dimitri Chakhovskoï, sous le titre *Ukraine. La vérité historique* (Volkonski 2015), a eu lieu un an après l'annexion de la Crimée et le début de la guerre du Donbass. C'est un spécimen, parmi d'autres, du mythe impérial russe qui a pris racine chez nous, renouvelé dans son habit soviétique, et maintenant dans un habit ancien-régime-poutinien. Dans sa préface, Gérard Conio cite un certain Peter Schwarz qui soutient que les buts de guerre de l'Allemagne n'ont pas changé, de Bismarck à la Première Guerre mondiale, et à la Deuxième, où les Nazis poursuivaient les mêmes objectifs. Et aujourd'hui, « une désinformation passant sous silence tous les facteurs d'un choc des civilisations qui, en dernier lieu, semble plutôt dirigé contre la Russie qu'en faveur de l'aide européenne à l'Ukraine dont l'économie est en voie d'effondrement ». La préface est suivie d'une étude par Jean-Pierre Arrignon, très intéressante pour les renseignements qu'elle apporte sur le prince Alexandre Volkonski, devenu prêtre uniaste à la fin de sa vie. Mais Arrignon conclut que « l'Ukraine d'aujourd'hui se trouve dans une situation très proche de celle où elle se trouvait en 1920 ». Le *containment* défini naguère par George Kennan est toujours à l'ordre du jour...

J'ai été ami du grand philosophe ukrainien Miroslav Popovitch, et j'ai lu ses livres sur l'histoire, la langue et la culture ukrainiennes. La culture ukrainienne est, selon lui, spécifiquement « baroque », avec son goût pour la mort, les fantômes, l'instabilité, et le rire. On a longtemps voulu réduire cette culture au folklore. Certes le roman de Mihaïlo Kotsioubinski *Les ombres des ancêtres oubliés* [Тіні забутих предків (1911)], qui a inspiré le génial film-poème de Sergueï Paradjanov (1964) est un chef d'œuvre du genre. De même que le *Chant de la forêt* [Лісова пісня] de Lessia Oukraïnka. Mais la littérature ukrainienne n'a rien d'une littérature paysanne enfermée dans le folklore. En réalité, les personnages des grands mythes européens comme Don Quichote, Don Juan, Prométhée ou Moïse sont présents de façon originale. Et cette jeune-fille surdouée, nièce d'un des grands créateurs de la pensée ukrainienne libre, Mykhailo Drahomanov (1841-1895), qui séjourna à Genève où il fonda une revue, entreprit de le démontrer, sans abandonner pour autant les mythes populaires de son propre peuple. Elle prit d'ailleurs le pseudonyme de Lessia Oukraïnka pour personnifier l'Ukraine. Ainsi Don Juan est entré dans la littérature ukrainienne en 1912 avec sa pièce *Le Seigneur de pierre* [Камінний господар] d'une singulière originalité : son Don Juan, plus faible que Donna Anna, est vaincu par elle. Car Anna, contre Don Juan, choisit le pouvoir, revanche au nom de toutes les femmes séduites, au nom des « mille e tre » de Mozart. Quant à Ivan Franko, il s'écrit dans son poème dramatique *Moïse* [Моїсей (1905)], écrit en tercets comme la comédie de Dante :

Viendra le temps où d'un regard de feu,	Poussant bruit de liberté en mer Noire,
Tu brilleras parmi les peuples libres,	Et comme un maître avisé des lieux,
Passeras Caucase, franchiras Carpates,	Tu contempleras Tes champs et chaumières.

L'événement final de ma vie de slavisant fut la découverte du poète Vasyl Stus, baptisé « deuxième poète national de l'Ukraine ». Certes Chevtchenko en est le premier, il a presque inventé la poésie ukrainienne (sa prose fut toujours en russe). Mais c'est Vasyl Stus qui m'a mieux aidé à comprendre ce qu'est l'Ukraine, sa poésie, sa langue, son destin. Sa voix posthume m'est parvenue, poussée par une « force divine », à moi qui suis né quatre ans avant lui, et qui lui survis aujourd'hui de quarante ans (impossible de ne pas m'en étonner). Il m'a subjugué parce qu'il me répondait à l'avance, dans son cachot sombre et humide, pendant les grèves de la faim qui le conduisirent à mourir jeune de la mort des héros. Il avait l'absolue conviction non pas de représenter, mais d'être, au fond de ce cachot, l'Ukraine même. Son père était de l'Ukraine occidentale, mais avait migré vers l'est, à Stalino, au Donbass, pour trouver du travail. Vasyl était un élève surdoué, il termina l'Institut pédagogique de Stalino, fut admis à l'Institut de littérature de l'Académie des Sciences d'Ukraine, soutint une thèse de doctorat, se maria, eut un fils, mais le 4 septembre 1965, lors de la première projection, à Kiev, du film *Les ombres des ancêtres oubliés* [Тіні забутих предків] de Paradjanov, il demanda à tous les présents qui voulaient protester contre les nouvelles répressions politiques de se lever. Sa carrière universitaire était évidemment terminée. Il devint ouvrier, pompier, chauffagiste, tout en composant ses premiers recueils, en particulier *Joyeux cimetière* [Веселий цвинтар]. En 1972, il fut arrêté avec d'autres poètes « dissidents » et condamné à cinq ans de travaux forcés. Il les effectua en Mordovie, puis à la Kolyma, en Extrême-Orient sibérien. Revenu

à Kiev, il devint ouvrier dans une fonderie et participa activement au Groupe ukrainien d'Helsinki, fondé pendant qu'il était au bagne en Mordovie. À nouveau condamné à dix ans de travaux forcés, plus cinq ans d'exil, Stus partit pour le camp de régime sévère de Perm-36. Son dernier rendez-vous avec sa femme eut lieu en 1981, puis il passa un an entier dans un cachot à l'isolement, entama une grève de la faim qu'il poursuivit jusqu'à la mort, le 4 septembre 1985. Entre-temps il avait été proposé pour le prix Nobel de littérature par Heinrich Böll.

Ce sont les années de composition clandestine des vers de *Palimpsestes* [Палімпсести], des années où, paradoxalement le bagnard Stus affranchit la poésie ukrainienne de la tonalité plaintive et des invectives du fondateur de la poésie ukrainienne, Taras Chevtchenko. Où, mariant la douleur des grands brûlés à la lucidité des fondateurs de l'Europe comme Homère ou Dante, qu'il connaît par cœur en traduction, il se hisse au rang des grands poètes européens du XX^e siècle comme Paul Celan et Ossip Mandelstam. Dans l'un de ses poèmes, il célèbre le « violon noir » [скрипка чорна] qui fait jaillir en lui les vers comme le sang, « don maudit » de celui qui est esclave de son propre don. Dans son cachot, quand il n'était pas puni et privé de papier et de crayon (comme Chevtchenko), Stus avait pour compagne une mémoire immense, la mémoire de toute la grande poésie européenne, en particulier Goethe, Rilke, qu'il traduit mentalement, et Boris Pasternak. Et cet attachement à Pasternak, dont la langue est le russe, prouve à quelle hauteur Stus s'élève, puisque le russe n'est pas pour lui la langue de l'oppresseur, mais aussi la langue de la poésie, de la naïveté, de l'immédiateté et de la lucidité de Pasternak. Plus extraordinaire encore il devient, dans le paysage pauvre, venté, neigeux, glacial de la Kolyma où ont souffert tant de zeks, que ce soit Varlam Chalamov ou Evguénia Guinzbourg, le chantre de ce paysage, il célèbre la Kolyma, ses immenses mélèzes résistants au climat, ses odeurs de thym et ses soleils immenses d'un très bref été, et surtout ses « Sphinges du Seigneur » gardiennes des énigmes de l'Être.

Juin, il neige – sur le mont sans contour
 Les gracieux mélèzes – ici et là, ici et là.
 Et toi, dans ta boîte, dans ta boîte à l'étroit.
 L'âme comme un chêne – tu n'attends plus rien.
 Rampent les collines – comme ptérosaures,
 Sphinges du Seigneur, énigmes de l'Être.
 Mon Dieu, tu es trop généreux – tant d'effroi
 Déversé dans ma petite existence !

Le titre même de son dernier recueil, *Palimpsestes*, fait de bouts de papier minuscules où il cachait ses vers comme un voleur, indique à la fois la rareté du matériau de l'écrit dans l'enfer de la Kolyma, et le sens caché, profond, inépuisable de l'Être inscrit dans cette infinie rareté. À travers les couches superposées du signifiant, il faut rechercher le secret du signifié. Tous les supplices de l'Ukraine, depuis le martyrologe des poètes de la Renaissance des années 1920, emprisonnés ou fusillés dans les années 1930, depuis l'Holodomor, cette famine artificiellement fomentée par Staline pour arracher à l'Ukraine, terre à blé par excellence, de quoi financer ses plans d'industrialisation, jusqu'aux persécutions des nouveaux dissidents des années 1960, dont Stus fait partie, tous ces supplices, Stus les fait entendre par la corne du shofar juif qui annonce le départ

du défunt, comme la trompe de l'Apocalypse qui annonce une autre moisson, celle des âmes. Stus a ce distique étonnant : « Qui donc nous moissonnera / Adroit et doux, déjà nous moissonne ? ». Et à ceux qui aujourd'hui nient l'existence de l'Ukraine et pensent qu'un protectorat russe est le mieux qui lui puisse advenir, après l'ablation d'un cinquième de son territoire ; à tous les adulateurs fanatiques de la notion d'empire que vomissaient les conjurés de la Confrérie de Cyrille et Méthode, Vasyl Stus, du fond de son cachot, répondait d'avance avec une force sublime.

Ô mon peuple, à toi j'irai, reviendrai,
Quand, par la mort, je reviendrai à vie
En ma face de douleur et bonté.
Moi, ton fils, je tomberai face à terre,
Et probe, plongerais en tes yeux probes.
Même mort, en ta fratrie, je reviendrai.

On devine ici en filigrane Jacob tombant face contre terre après sa lutte avec l'ange (*Genèse*, 31, 23). Et cette lutte avec le divin me semble la destination finale de la poésie de Vasyl Stus. Une destination qui est celle de notre humanité plongée à nouveau dans la brutalité froide, cynique, et qui brûle aujourd'hui aux quatre coins de notre planète. Au point que l'Antéchrist semble même à l'œuvre, comme l'a prédit Dostoïevski dans la « Légende » que raconte Ivan Karamazov à son frère Aliocha, ou encore le philosophe Vladimir Soloviev dans son *Bref récit sur l'Antéchrist* [Краткая повесть об Антихристе]⁷. Dans ses « Leçons sur la question nationale en Russie » [Национальный вопрос в России], Soloviev appelle même son pays à renoncer à la spécificité nationale. Car « la loi morale du peuple » est la voie du renoncement. « Mieux vaut renoncer au patriotisme qu'à la conscience » (Соловьев 1883, 9). Nul doute qu'aujourd'hui Vladimir Soloviev serait condamné par le tribunal du quartier Mechtchanski à une lourde peine et connaîtrait le sort de Navalny.

Si l'on ne peut plus aimer la Russie, on peut aimer la langue russe, on peut relire Tolstoï, en particulier le Tolstoï qui écrivait « Je ne puis me taire », et qui, comme tous les grands prophètes d'Israël, comme le grand résistant qu'était Luther, comme tous les résistants dans leurs geôles, murmure ou proclame : « Je ne peux ». Ce sont les grands résistants qui seuls, aujourd'hui, dans une nuit où zigzaguent les drones semeurs de mort, peuvent nous indiquer une lumière. Vasyl Stus nous apprend par sa poésie et sa vie – les deux ne font qu'un – que la poésie est une arme secrète et immortelle. Seul, dans le désert de neige, de froid, de souffrance du goulag de la Kolyma, il écrivait, au jour qui naissait, et en voyant ses compagnons de misère en silence cheminer dans la boue et dont ses vers feraient des stèles immortelles :

Marche. Marche. Marche ! Ne trébuche pas !	Ton aurore. Ton matin des soirs,
Et ne suis pas les jours amers.	Soir des matins. Prends le sentier
Laisse-les ! Vois, il s'est répandu	Des stèles où la boue des semblables
Un silence joyeux et repu.	Égarés – sanglote comme noire encre.
C'est ton aube. C'est ton jour qui naît.	

Esery, été 2025

⁷ Le *Récit* est la fin du recueil *Trois conversations* [Три разговора], Moscou, 1900.

Références

- Baczko Bronisław, 1984. *Les imaginaires sociaux : mémoires et espoirs collectifs*, Paris : Payot.
- Cœuré Sophie, 2014. *Pierre Pascal, la Russie entre christianisme et communisme*, Lausanne : Noir sur Blanc.
- Herzen Alexandre, 1974-1981 [1861]. *Passé et méditations* [Былое и думы], Lausanne : L'Âge d'homme.
- Kadlec Karel, 1933. *Introduction à l'étude comparative de l'histoire du droit public des peuples slaves*, Paris : Institut d'études slaves.
- Kostomarov Nikolaï, 1956 [1847]. *Le livre de la Genèse du peuple ukrainien*, trad. par Georges Luciani, Paris : Institut d'études slaves.
- le Huérou Anne, Merlin Aude, 2024. « Oppositions et résistances russes à la guerre en Ukraine : Entre répression, ténacité et recherche de perspectives », *Revue Nouvelle* (en ligne)
- Volkonski Alexandre, 2015. *Ukraine. La vérité historique*, Genève : Éditions des Syrtes.
- Берггольц Ольга, 2010. *Дневники 1939-1949 годов, письма, избранные стихотворения, материалы следственной работы № Р-8870* [Journaux 1939-1949, lettres, poésies choisies, documents du dossier d'instruction № R-8870], Санкт-Петербург.
- Гордин Яков, 2023. *Царь и Бог, Петр Первый и его утопия* [Tsar et Dieu, Pierre le Grand et son utopie]. Санкт-Петербург, Вита Нова.
- Громова Наталья, 2017. *Ольга Берггольц : Смерти не было и нет* [Olga Bergholtz : Il n'y avait pas, il n'y a pas de mort], Москва : Редакция Елены Шубиной.
- Капнист Василий, 1973. *Избранные произведения* [Œuvres choisies], Ленинград : Издательство « Советский писатель ».
- Лотман Юрий, 1993. « 'Договор' и 'вручение себя' как архетипические модели культуры » [Le 'contrat' et le 'don de soi' comme modèles archétypiques culturels], *Избранные статьи* [Articles choisis], том 3, Таллинн.
- Современные Записки* [Notes contemporaines] 1936, № 61, Париж : Русская типография Е.А. Гутенова.
- Соловьёв Владимир, 1883. « Национальный вопрос в России » [La question nationale en Russie], *Собрание сочинений*, Санкт-Петербург.
- Сталин И. А., 2006. « Беседа с С. М. Эйзенштейном и Н. К. Черкасовым » [Conversation avec S.M. Eisenstein et N.K. Tcherkassov], *Собрание Сочинения* [Œuvres], том. 18, Тверь.
- Толстой Алексей, 1951. *Избранные произведения* [Œuvres choisies], Москва : Издательство « Московский рабочий ».
- Тургенев И. С., 1956. *Стихотворения в прозе* [Poèmes en prose], *Собрание сочинений* [Œuvres], том 8, Москва.



Ce document est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution 4.0 International : <https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>